

Chapitre 15

Le dimanche, Lucien se réveilla dans le petit atelier abandonné de la rue Mathurin qui lui servait de chambre. Dans son sommeil, il avait revécu en cauchemar l'agression de Louise. Tout juste levé, il éprouva le besoin de s'armer et se mit alors à fouiner au fond d'une caisse de bois, dont il extirpa son lance-pierre et le couteau pliant que son oncle lui avait offert. Sitôt équipé, le gamin prit soin de fermer la porte de sa cachette puis se rendit rue Croix-des-Petits-Champs afin d'accompagner Louise chez Auguste Blanchard pour la séance de finition du tableau de Diane chasserresse.

Sitôt arrivé à la loge, Lucien lorgna par la vitre de la porte afin de ne pas laisser sortir Édouard. Il le vit très occupé à mâchouiller une ficelle qui lui servait de laisse. Pour l'assigner à résidence, sa maîtresse lui avait mis un collier autour du cou, dont le matou tentait de se débarrasser. Tour à tour il reculait, se contorsionnait et il essayait de retirer l'objet avec une patte. Pareil spectacle fit bien rire le garçon lorsqu'il entra en souhaitant le bonjour à Hortense et à Louise. Dès qu'il fut à l'intérieur de la loge, il sentit la bonne odeur de pain perdu qui éveilla son appétit. La concierge l'invita :

- Bienvenue Lucien, as-tu faim ?
- Oh oui, surtout que je n'ai pas encore pris mon petit-déjeuner !
- Eh bien tu arrives au bon moment : j'avais juste assez d'œufs et de lait pour éviter de gâcher les restes de baguette. J'en ai fait pour nous trois. Léonie ne viendra que pour le repas de midi, après votre retour de la séance de peinture. Il paraît que le tableau devrait être terminé aujourd'hui. On pourra fêter cet événement !
- J'espère surtout que Monsieur Blanchard aura encore besoin de moi pour d'autres œuvres, fit Louise.
- Moi aussi ! J'adore t'accompagner là-bas. Je suis bigrement chanceux de connaître un modèle !
- En tout cas, je me sens plus rassurée que d'y aller seule, avec tous les malfaisants qui traînent en ville.
- Avec moi, tu ne risques rien ! Surtout quand j'aurai pris des forces grâce au pain perdu d'Hortense !
- Vas-y, régale-toi !

Après la collation, le trajet fut agréablement parsemé de places arborées où piaillaient quelques moineaux chamailleurs et de banderoles, en prévision du 14 juillet. En passant sur le Pont-au-Change, Lucien demanda d'aller consulter la voyante installée auprès de Notre-Dame. Louise le convainquit de renoncer à cette idée afin de respecter l'heure de son rendez-vous et pour revenir chez Hortense

avant midi. Plus loin, elle sentit comme une étrange impression d'insécurité en arrivant rue des Saints-Pères. À destination, l'artiste les fit entrer en les accueillant d'un œil bienveillant mais avec un air tracassé. Lucien quant à lui, se montra aussi joyeux qu'un pinson :

- Bonjour M'sieur Blanchard, quel plaisir de venir vous voir ! Je vais m'faire le plus discret possible pour n'pas vous déranger !
- Très bien, grogna le peintre en regardant Louise. Figurez-vous que la concierge d'en face a encore vu rôder un étrange individu pendant que j'étais allé chercher ma baguette de pain.
- Que faisait-il là ?
- Elle l'a vu tenter de s'introduire chez moi à l'aide d'un trousseau de clefs. Quand elle l'a interpellé, il a nié l'effraction et prétendu vouloir me passer une commande de tableau, mais ne lui a pas donné ses coordonnées.
- Peut-être que c'était vraiment un client, non ?
- Elle a trouvé qu'il se comportait plutôt comme une personne prise en faute. Et surtout, il trimballait une cage mal recouverte d'un tissu. La concierge a aperçu les pattes d'une araignée, selon ses dires, « grosses et longues comme les doigts d'une main de bûcheron » !
- Brrr ! Je n'ose pas l'imaginer ! J'aurais tellement peur qu'elle s'échappe ! Vous arrive-t-il de peindre des animaux, comment dire, exotiques ?
- Non, hormis quand Madame de Castelbajac m'a demandé de représenter son perroquet posé sur un perchoir. Le plumage était magnifique mais l'oiseau bougeait sans arrêt et ne cessait de prononcer des bouts de phrases, c'était assez pénible. J'espère ne pas revivre ce genre d'expérience.
- Au fait, Monsieur Blanchard, j'aimerais savoir... Aurez-vous encore besoin de moi comme modèle ?
- À vrai dire, je n'ai pas souvent de commande telle que ce tableau de Diane, mais j'aimerais réaliser votre portrait, afin de travailler mon style.
- Oh oui ! Je suis très flattée par votre proposition !
- Je trouve qu'il se dégage de votre personne une présence qui me permet de donner davantage de vie à ma toile. Pour l'instant, veuillez vous mettre en tenue s'il vous plaît. Mon client souhaite être livré demain ou mardi. C'est un homme raffiné qui veut décorer son intérieur pour le 14 juillet.
- Oui, bien sûr, je me prépare...

Louise entra dans le local qui lui servait de vestiaire où elle troqua sa robe contre la tunique blanche. Dans la pénombre, elle frissonna d'imaginer que la grosse araignée

aurait pu se tapir dans un recoin. Elle se sentit très vulnérable sous l'étoffe légère. Sitôt prête, elle revint dans l'atelier de l'artiste, qui l'équipa de l'arc et de la flèche avec laquelle la jeune femme visa le lièvre empaillé de façon identique aux précédentes séances. Octave Blanchard s'installa, puis se releva pour corriger la pose, le port de tête, la rotation du buste, la main près de la joue...

Sitôt l'esprit du maître replongé dans son ouvrage, quelques coups de pinceaux vinrent peaufiner la scène mythologique, sous le regard de Lucien, aussi admiratif du travail que de l'œuvre. Les coups de pinceaux furent de plus en plus légers, passant de la palette à la toile avec la grâce et le coup de main précis de l'artiste.

Lorsque le peintre fut enfin satisfait, il déclara la clôture de la séance avec un brin de solennité. Louise fut simultanément heureuse de savoir le tableau achevé et triste de savoir son rôle de Diane définitivement terminé. Elle vint voir le résultat aux côtés d'Octave Blanchard et de Lucien. La jeune femme et le garçon félicitèrent le talent du maître qui savoura le compliment avec une gêne mal dissimulée.

Puis elle se dirigea vers la pièce où étaient stockés des châssis de dimensions diverses en attente de passer sur le chevalet. Avec un sentiment de nostalgie, Louise retira la tunique blanche et la posa délicatement sur le dossier d'une chaise. Ensuite, elle remit ses dessous.

Au moment d'attraper sa robe, elle glissa la main sous l'étoffe. De nouveau, elle ne put se retenir d'imaginer la présence d'une bestiole venimeuse. En son for intérieur, elle remercia la concierge d'avoir empêché l'étrange individu d'entrer, après quoi elle eut envie de rejoindre sa cousine Hortense et sa chère Léonie.

Une heure plus tard, Hortense et Léonie étaient en cuisine tandis que Louise et Lucien vérifièrent à travers un carreau qu'Édouard ne s'était pas débarrassé de son collier pour leur filer entre les jambes. Manifestement, le matou avait renoncé à se contorsionner et à guetter la sortie. Il somnolait sur un fauteuil.

Sitôt entrés, les deux invités sentirent la bonne odeur de lapin à la moutarde en cocotte. Après les embrassades, Hortense demanda comment la séance s'était passée.

- Eh bien ! J'ai une étrange impression, mêlée de satisfaction et déjà de nostalgie, car le tableau de Diane est terminé. Heureusement, la surprise du jour est que Monsieur Blanchard va réaliser mon portrait ! J'en suis très heureuse !
- Quelle bonne nouvelle ! Ton doux visage sera ainsi immortalisé, c'est vraiment fabuleux. Et pourquoi pas, le tableau sera peut-être un chef d'œuvre que tout Paris viendra admirer dans un musée... Ou bien il sera mis en vente aux enchères, où des acheteurs vont se disputer la chance de l'emporter !
- N'exagère pas ! Je ne sais pas ce que deviendra la toile, mais au moins j'ai appris aujourd'hui que ce n'est pas tant la dernière séance qui compte, mais plutôt toutes celles qui n'ont pas de finalité autre que d'avancer.

- Eh oui ma Lisou ! Tu viens de découvrir par toi-même ce que dit un proverbe gitan : « Ce n'est pas la destination mais la route qui compte ».
- À table !, fit Léonie en apportant la cocotte sur le repose-plat.

Tous les quatre s'installèrent et continuèrent de papoter en se régalant. À la fin du repas, Léonie proposa des biscuits aux plantes de sa confection. Lucien fut le premier à en croquer un et à féliciter la cuisinière pour ses talents. Louise y retrouva le goût de sa jeunesse et savoura la pâtisserie.

Ce fut le moment où Théophile toqua la porte de la loge. Lucien bondit de sa chaise pour accueillir le visiteur et lui raconter les propos d'Octave Blanchard sur l'étrange individu et son araignée géante. Le chat descendit discrètement de son coussin et s'approcha de la sortie, mais il fut retenu par la laisse.

Louise exprima sa joie :

- Quelle bonne surprise ! Quelle raison nous vaut votre visite ?
- Cela dépend de ce que vous avez prévu pour cet après-midi. C'est juste une idée de distraction...
- Eh bien... On n'avait rien programmé et l'on pensait aller se promener au petit bonheur la chance. Quelle est donc votre proposition ?
- Voilà : vous savez probablement que le « *Printania* » a fini de périliter l'an dernier. Figurez-vous qu'il vient tout juste d'être remplacé par le « *Luna-Park* ». Cela me ferait très plaisir de vous en offrir l'entrée !
- Oh oui !, fit immédiatement Lucien, dont l'approbation fut suivie par celle de Louise. Léonie fut aussi intéressée. Hortense quant à elle, déclina l'invitation car elle devait assurer sa permanence à la loge. Théophile enchaîna :
- C'est ouvert de treize heures à minuit mais je vous promets de les ramener avant le dîner. On vous rapportera une gaufre.
- C'est très gentil de votre part ! Allez-y !
- Et pendant que l'on se prépare, veuillez goûter un de mes biscuits, fit Léonie. En plus des ingrédients classiques des palets au beurre, j'ai ajouté du basilic, du persil et de la poudre d'algue tonifiante que m'avait donnée Monsieur d'Escogriffe.
- Volontiers, je veux découvrir le goût de ces petits gâteaux. Voilà qui est vraiment très intéressant !

Lorsque la petite équipe fut prête, Théophile appela un taxi. À voir frémir sa moustache, Louise savait que les biscuits lui avaient fait germer une idée...

Tout juste arrivés Porte Maillot, Théophile se rendit au guichet pour acheter les quatre entrées qui donnaient droit à une attraction. À peine entrés, Lucien fut presque ébloui par l'immense fête foraine permanente. De là, il voyait le lac artificiel dans lequel une barque lancée du haut d'une rampe créait de belles gerbes d'eau.

En tournant la tête, il aperçut d'autres attractions : les « *montagnes russes* », les « *roues diaboliques* » et le « *voyage dans la lune* », une sorte de maison dont sortait à l'instant une demoiselle, qu'un jet d'air comprimé faisait remonter la jupe. Louise vit également la scène et se promit de ne pas mettre les pieds dans ce stand.

Après s'être davantage avancés dans le parc, Lucien vit un marchand de gaufres et en demanda une à Théophile. Léonie se permit de rappeler au garçon que le repas était encore trop proche et qu'il avait mangé un biscuit bien meilleur pour sa santé. Lucien riposta en demandant un ballon, que le commissaire lui offrit pour obtenir un peu de tranquillité.

La promenade permit aux quatre visiteurs de voir le repas des éléphants de mer et la baignade de l'ours polaire. Louise se retint de vouloir connaître les prédictions de la « *loterie de l'amour* » ou celles de la « *caverne des voyantes* ». Elle était si bien en compagnie de Théophile que l'avenir l'inquiétait un peu. L'homme quant à lui, n'osa pas proposer d'entrer dans le demi-tonneau baptisé « *cuve du chatouilleur* » afin de ne pas se retrouver plaqué de façon gênante contre la jeune femme.

La balade continua de façon insouciant, jusqu'à trouver l'attraction qui leur fit simultanément envie : « *La rivière souterraine* » était un manège nautique équipé de barques à quatre places. Léonie, Louise, Théophile et Lucien grimpèrent à bord de l'une d'elles avec une excitation doublée de curiosité. Ils ne prêtèrent même pas attention à l'homme qui les contourna pour s'imposer dans la barque précédente où restait une place libre.

La montée leur offrit une vue sur tout le « *Luna Park* » ainsi que les alentours. Lucien tenait fermement son ballon pour ne pas le perdre. Le cœur de Louise battait à la fois d'émotion et de léger vertige. Léonie savourait la sortie improvisée qu'elle allait raconter à ses amies de Barentin. Théophile appréciait de se changer les idées en faisant plaisir à ses invités du jour, tout particulièrement la jeune femme qu'il aimait revoir aussi souvent que possible.

Avant de franchir le barrage, la barque s'engouffra dans un tunnel sombre. Au loin, la lumière de la sortie rassurait les passagers. Soudain, ils virent à contre-jour un occupant de l'embarcation précédente se retourner. Deux coups de feu claquèrent. Le ballon de Lucien éclata.

— Baissez-vous ! fit Théophile.

Trois autres détonations retentirent. Le chapeau du commissaire fut emporté par une balle. Puis le silence. Le temps parut très long. L'obscurité sembla étouffante. Théophile se demanda si le tueur menaçait les passagers de la barque qu'il occupait ou si ceux-ci avaient réussi à le désarmer. Après d'interminables secondes, ce fut la sortie avant la descente finale.

En jetant un coup d'œil furtif, le commissaire vit de loin que le malfrat ressemblait à Sergio Palatino et que celui-ci tenait les trois innocents en otages. Mentalement, Théophile anticipa son intervention pour mettre la main sur l'homme armé. Il rassura ses invités :

- Ici vous ne risquez rien tant que vous ne bougez pas ! Dès l'accostage, je vais sauter de la barque et courir après le gangster !
- N'y allez pas ! C'est trop dangereux !, supplia Louise.
- Faites-moi confiance ! Il ne lui reste qu'une balle et j'ai appris à courir en zigzag ! C'est mon devoir de mettre la main sur cet homme !

Sitôt sorti de sa barque, le tueur se mit à détalé en direction du « *Théâtre des Flammes* ». Le commissaire partit à ses trousses. Juste avant d'entrer, le bandit se retourna et tira une balle en direction de son poursuivant. Heureusement, le projectile ne toucha personne. Palatino força le passage et traversa le local dans lequel un acrobate jouait avec le feu. Ne pouvant revenir en arrière, le tueur fila du côté des loges et prit la sortie des artistes.

Le commissaire avait prévu ce scénario et suivit de près le fugitif sans perdre le moindre temps. Sitôt dehors, il tourna la tête à droite et à gauche, à la recherche de Palatino. Il vit le gangster se diriger vers le dancing et craignit de le voir disparaître dans la foule. De mémoire du policier, le revolver avait déjà tiré six coups et devait être vide, mais il se mit à douter en recomptant de mémoire, toujours au pas de course.

À cette heure, la piste était presque vide et de toute évidence, Palatino perdait du terrain sur son poursuivant. Sitôt sorti du dancing, le tueur se retrouva face au lac artificiel et fit volte face. Théophile stoppa net sa course. Les badauds assistèrent à la scène en pensant qu'il s'agissait d'une nouvelle attraction. Le caïd braqua son arme vers le commissaire et déclara :

- Je n'ai plus le choix !
- Rendez-vous ! Au nom de la loi !
- Jamais !

« Clic », fit le chien du revolver en percutant une douille vide. Le public fut déçu de ne pas entendre une détonation. Théophile bondit sur Palatino qui se débattit en tentant toutes les bassesses. Un uppercut le fit basculer dans le lac. Le truand tenta de fuir en traversant le bassin d'agrément. Le commissaire plongea, au grand bonheur des spectateurs. Les deux hommes échangèrent quelques coups de poings jusqu'à ce que Théophile assène un puissant crochet qui mit le truand K.O. sous les applaudissements du public souriant.

Deux heures après l'arrestation, Théophile avait déjà prit un taxi afin de raccompagner Louise, Léonie et Lucien chez Hortense, sans oublier de rapporter quatre gaufres pour leur goûter. Il était déjà passé par chez lui pour se changer et avait rejoint le commissariat pour interroger Sergio Palatino.

Face à la gravité de son cas, le caïd était passé aux aveux pour tenter d'alléger sa peine : sa carrière de malfrat avait commencé plusieurs années plus tôt avec des petits larcins, vols, escroqueries et abus de confiance, dont le cumul l'avait conduit au bagne de Cayenne pour un an. Après sa libération, il avait été assigné à résider en Guyane pour un temps équivalent à la peine qu'il avait purgée, dans le cadre de la période additionnelle appelée « doublage ».

Ce fut pendant cette deuxième année qu'il avait entendu parler de la mythologie aztèque et appris que ce peuple amérindien nahua considérait trois matières précieuses. Outre l'or et de l'argent, Palatino avait ainsi découvert l'existence d'une sorte d'algue comestible qui se développait dans le lac Texcoco. Selon la légende, cette nourriture divine avait des propriétés surprenantes pour ceux qui en mangeaient, notamment un regain d'énergie et d'endurance.

Palatino avoua être revenu de Guyane en passant par le Mexique, afin de rapporter la précieuse marchandise. Puis il avait confié la production d'algue à son acolyte Alphonse Carmet, qui avait testé le produit miraculeux sur les vaches de la laiterie de Barentin. Après ces révélations guère compromettantes, le caïd déclara qu'il ne parlerait plus avant d'avoir rencontré son avocat.

Théophile raconta sa version d'une probable suite, que Sergio Palatino réfuta d'un bloc : Raoul d'Escogriffe avait sûrement découvert la magouille et s'était fait menacer puis éliminer pour ne pas divulguer le secret. L'expérience concluante sur les vaches avait dû être mise à profit sur les paris hippiques, car les autres victimes avaient toutes un lien avec les courses de chevaux.

C'est ainsi que les meurtres en série ont commencé : Yvonne Dubreuil, Lucie, André Gontier « Le Bègue », Justin Revignon alias « JR », Gustave Martineau l'ancien contremaître de chez Blanlait. Quant à l'araignée que la concierge avait vue devant chez Blanchard, elle avait probablement été ramenée de Guyane pour orner le vivarium personnel de Palatino.

Il ne restait plus qu'à confronter les propos des truands pour attribuer les cadavres à leurs assassins respectifs. Les exécutants allaient probablement finir par dénoncer le commanditaire afin d'alléger leur peine.

Trois jours plus tard, c'était le mercredi 14 juillet 1909. Théophile Lebrun se sentait légèrement fébrile d'impatience autant que d'émotion, car il se préparait à être spectateur aux premiers rangs de la cérémonie de remise des légions d'honneur. Son collègue et ami Valentin Sébille allait être décoré pour son engagement et pour le « tableau de chasse » des Brigades du Tigre.

L'événement allait se dérouler après le défilé militaire traditionnel sur l'hippodrome de Longchamp, avec deux dirigeables en tête des troupes. La place de la Concorde

allait ensuite servir d'écrin pour la cérémonie de remise des décorations, sous la présidence d'Armand Fallières accompagné de son ministre de l'Intérieur Georges Clémenceau, alias « *Le Tigre* ».

Théophile consulta sa montre. Il était l'heure de se rendre sur place. En sortant de chez lui, il héla un taxi qui le conduisit rue de Rivoli. Une foule nombreuse s'était déplacée pour cette occasion, dont un certain Roland Garros, alors jeune élève de l'école des Hautes Études Commerciales. Par hasard, Théophile se retrouva près de ce sportif, avec qui il discuta de rugby et de tennis en attendant la cérémonie.

Lorsque la décoration fut remise à Valentin Sébille, celui-ci eut une pensée pour toute l'équipe qui avait permis de rétablir la justice sur le sol français. En rentrant dans les rangs, il aperçut Théophile qui lui fit une discrète salutation avec la main sur le bord de son chapeau de feutre. Sitôt venu le moment de la dislocation de la foule, les deux commissaires purent se congratuler pour leurs exploits respectifs. Les minutes s'écoulèrent très vite jusqu'à l'heure de retourner à leurs occupations.

Vers midi, c'était l'effervescence au 18, rue Croix-des-Petits-Champs. Théophile avait invité Louise, Hortense, Léonie et Lucien à passer prendre le café en laissant temporairement la loge fermée. Il n'avait pas donné de détails sur la raison de cette proposition peu banale. Le repas fut émaillé d'hypothèses variées : allait-il leur annoncer sa promotion, ou alors une mutation vers d'autres horizons ?

Édouard ne se posait pas tant de questions. Il lapait le lait qu'Hortense avait mis dans sa gamelle, après quoi il allait faire un brin de toilette avant d'entreprendre une sieste bien méritée. À force de mâchouiller sa laisse, celle-ci ne tenait plus qu'à quelques fils et le matou attendait la bonne opportunité pour couper le cordon et filer retrouver les chattes de gouttière.

Ne voulant pas se torturer avec des conjectures, Louise savourait d'avance de danser avec son cavalier préféré au grand bal de la fête nationale. Depuis son arrivée à Paris, il s'était passé beaucoup d'événements, mais elle ne parvenait pas à imaginer l'avenir sans la présence bienveillante de Théophile. Sans lui, la vie n'avait pas la même saveur, malgré toutes les attentions d'Hortense et de Léonie.

Le moment venu, la petite équipe se prépara pour rejoindre Théophile chez lui. Il faisait très beau et le chant des merles joueurs résonnait de-ci de-là, dans les haies de troènes et de lauriers. Depuis quelques semaines, Lucien sentait grandir en lui l'âme d'un aventurier. Les péripéties auxquelles il avait participé l'incitaient à s'engager dans les brigades du Tigre ou bien à prendre de la hauteur en travaillant dans l'aéronautique. Son esprit fourmillait d'idées stimulantes.

Lorsqu'ils furent arrivés, Louise fit toquer le heurtoir. Théophile vint ouvrir lui-même pour accueillir ses invités, après quoi il les dirigea vers le salon. Il prit des nouvelles de chaque personne avec une empathie sincère, tandis que le parfum d'un bon café diffusait de la cuisine jusqu'à leurs narines. Léonie et Hortense admiraient la prestance de l'homme. Louise se sentait attirée et craignait de trop s'attacher.

Soudain, Lucien aperçut le tableau de Diane accroché au mur. Vif comme un écureuil, il le pointa du doigt et clama :

- Regardez ! Le tableau de M'sieur Blanchard. C'est Louise qui prend la pose de Diane, avec l'arc et la flèche pointée sur le lièvre !
- Mon dieu, comment est-ce possible ?, questionna Hortense. Théophile lui répondit alors :
- J'ai été aussi surpris hier que vous aujourd'hui ! Je ne m'attendais pas à la retrouver sur la scène que j'avais commandée à un peintre de la rive gauche. Non seulement je suis ravi de la voir dans mon salon, mais j'ose croire qu'il s'agit d'un signe. Qu'en dites-vous ?
- Qu'elle est belle, notre Lisou !, s'exclama Léonie.
- Et voici la raison pour laquelle je vous ai fait venir tous les quatre : j'avais besoin que vous soyez là pour une question qui me tourmente...
- Quelle est-elle ? s'inquiéta Louise.
- Dites-moi Léonie, qu'aurait répondu Monsieur Raoul d'Escogriffe si je lui avais demandé la main de sa fille ?

En guise de réponse, la nourrice se contenta d'afficher un large sourire consentant et d'observer Louise pour sonder le fond de son cœur. Le visage de la jeune femme exprimait davantage que des mots. Une larme de bonheur perlait déjà sur sa joue.

FIN